

En vous accueillant, Monsieur, en cette Académie d' Arras, j'ai l'impression d'y faire pénétrer comme un grand souffle de printemps .

Votre présence parmi nous est en effet la suite d'une rencontre singulière. Notre Compagnie vous connaissait de renom, sans doute . Mais il lui fallait voir ce que vous réalisiez. Elle a vu. Au début de juin dernier, nous nous sommes trouvés dans une sorte de jardin d' Eden, au milieu d'une féerie de couleurs et de formes, à écouter le guide souriant et savant que vous êtes. Nous allions, insouciantes des heures, dans un émerveillement croissant, si bien que ce qui nous a exclus de cet Eden, ce n'est pas le légendaire archange à l'épée de feu, mais seulement le soleil déjà déclinant à travers le rideau des sveltes peupliers .

La vieille Dame d' Arras, pour largement bicentenaire qu'elle soit, a eu le coup de foudre. Vous l'avez manifestement séduite, éblouie. Le reste, vous le connaissez. Notre Académie des Lettres, des Sciences et des Arts, à vous agréger à elle, gagne sur tous les tableaux . Dans les Sciences, assurément, puisque vous êtes un botaniste de grand mérite . Dans les lettres également; sans doute, par une sorte de diversité dont l' Académie d' Arras est moins parcimonieuse que son illustre aînée, c'est un maître ès-sciences de la nature qui s'assoit au fauteuil d'un docteur ès-lettres et en théologie. Mais n'est-on pas aussi un peu poète quand

" ... semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles
... (On va) de fleur en fleur ..." (1)

Quant aux Arts, je souhaite que tous ceux, réunis dans cette enceinte, qui les cultivent ou les apprécient, puissent trouver la même profusion de couleurs, de nuances et de formes que celle que la nature, par vos soins, répand en une largesse insensée sur votre jardin alpin, un jour de printemps .

°°°

Tout a commencé pour vous, Monsieur, à Hazebrouck en Flandre, où vous êtes né le 2 Octobre 1923. Fils d'industriel, vous aviez derrière vous une longue lignée de paysans . C'est eux qui ont prévalu. Je pourrais déclarer tout de suite et sans nuance que, si vous êtes devenu pharmacien, vous étiez né botaniste; mais la réalité est plus complexe et, pour l'ordinaire, le cheminement de la vie ne se laisse pas enfermer dans des formules aussi simples. A vrai dire, ce qui domine chez vous dès votre plus jeune âge c'est la passion de la terre et de tout ce qu'elle produit .

L'avez-vous aimé, "ce plat pays qui est le vôtre !" Dès votre adolescence, à chacune de vos vacances, vous courez aux travaux des champs dans une grande ferme flamande proche . La guerre vient. Vous êtes étudiant en pharmacie . Par suite de circonstances dramatiques comme en créent presque toutes les guerres, vous voilà tout-à-coup, vous qui n'avez pas vingt ans et, de surcroît, poursuivez des études, jeté à la tête de cette vaste exploitation, promu par la nécessité chef de culture polyvalent, responsable des travaux, des assolements, du bétail, du matériel. C'est ainsi que les événements prennent la mesure d'un homme .

Non content d'ailleurs d'exercer ces fonctions comme un professionnel expérimenté, vous vous offrez même le luxe d'installer en ce domaine votre première ruche, illustrant ainsi en totalité les quatre livres des Géorgiques. Et, un peu plus tard, libéré par la fin de la guerre de cette lourde responsabilité, vous mènerez, parallèlement aux études de pharmacie, la préparation d'une licence de botanique que, seuls les aléas de l'après-guerre vous empêcheront d'achever .

En 1947, vous obtenez le diplôme de pharmacien et, après un bref séjour à Hazebrouck, où vous rencontrez celle qui sera votre épouse, vous vous installez en 1949 à Arras, capitale de l' Artois .

°°°°°

Flandre et Artois: provinces jumelles, si dissemblables de tempérament, mais si intimement liées au cours des siècles par le voisinage et les remous de l'Histoire ! Vus d'un peu loin, leurs beffrois se confondent et s'entremêlent. Au reste, les Flamands volontiers migrants, franchissent aisément les limites de l'Artois et nous connaissons tous autour de nous des familles flamandes solidement implantées sur notre sol, qui nous stimulent et nous revivifient, nous, gens d'Artois, par leur plantureuse jovialité, leur sens aigu des affaires et leur incomparable ténacité au travail.

"Descendu" (si je puis dire) à Arras pour raisons professionnelles, vous voilà devenu artésien d'adoption.

Avant même que naissent vos enfants, une petite famille vous a accompagné, ces hôtes ailés de vos ruches, qui sont comme les génies de votre foyer et que vous transportez ainsi que les Romains leurs dieux Pénates. Nous allons voir quel rôle important elles ont joué chez vous. Vous les aviez donc amenées en ville d'Arras. Mais que faire en un lieu à moins qu'on y butine, quand on est abeille. Las! les quatre pieds carrés, ceints par les hautes murailles grises de la cité, où elles sont pour l'heure cantonnées, les indisposent et vous chagrinent. Vous vous mettez en quête d'un terrain aux faubourgs où elles soient plus à l'aise, et c'est alors que vous découvrez, appréciez en connaisseur et acquérez au Polygone Saint-Fiacre, jouxtant la Citadelle, cette ancienne roseraie abandonnée depuis la guerre. "Une folie", m'avez-vous dit. Mais une folie féconde ! Vos abeilles y sont tout de suite épanouies, joyeuses, bourdonnantes à souhait. Le génie du foyer est installé. L'idée va vous hanter désormais de loger en même place votre vraie famille, l'humaine, à peine commençante.

Dix ans et plus, vous donnez vos loisirs à cette tâche harassante: déblayer, dessoucher, façonner le terrain, pour y implanter la maison et son annexe obligée: le jardin. Une patience à toute épreuve -- j'allais dire: une patience flamande, vous fait supporter toutes les attentes, la moins longue n'étant pas celle du permis de construire. Enfin, en 1967, la maison est ouverte et le jardin planté.

Pénétrons avec vous en ce lieu virgilien: le toit de chaume fume. Déjà les ombres tombent des altiers peupliers. Sous un saule immense, une source capricieuse jaillit -- quand il lui plaît. Dans la partie haute, les abeilles font entendre un doux murmure: leur chant de joie, et, dans la serre, vos enfants guettent le moment où la passiflora va entr'ouvrir son étrange corolle.

Au demeurant, aucune concession au goût du jour dans ce jardin; peu ou point de gazons ratissés et peignés, plus beaux que nature; la rose a tout juste sa place, de quoi permettre à la maîtresse de maison d'y choisir un bouquet; on note toutefois un petit penchant pour les beaux conifères, surtout les bleutés, ou cet étonnant metasequoia, véritable rescapé de la préhistoire, puisque, comme vous aimez à le raconter, si on le connaît depuis toujours comme fossile, c'est assez récemment qu'on en a retrouvé quelques exemplaires vivants au cœur même de la Chine.

En revanche, toutes sortes de plantes, arbres, fleurs assez rares, mais parfaitement capables de s'acclimater sous nos cieux septentrionaux. De rocaille, point, tout au moins au début, sinon la garniture utilitaire qui masque, en contrebas, les talus soutiens de la piscine. Et c'est ici que le botaniste se réveille, si tant est qu'il ait jamais sommeillé: cette rocaille de nécessité, pourquoi ne pas la peupler de plantes alpines authentiques, celles qu'en trouve en montagne ? Le jardin alpin est né. Car si vous ne dédaignez pas l'herborisation classique, avec la boîte en bandoulière et le quignon de pain, à la Jean-Jacques, si vous estimez à leur juste valeur scientifique, qui est de tout premier ordre, ces herbiers qui vous sont providentiellement venus d'un grand-oncle par alliance qui a herborisé sur tous les reliefs européens, à la plante séchée, morte, vous préférerez toutefois la plante vivante. Vous ne recueillez pas, vous recréez, vous acclimataz.

D'une année à l'autre, on voit s'agrandir ce jardin alpin. Le voilà qui s'étend maintenant tout le long d'une blanche palissade. Les vieux grès usés de nos chemins, ceux dont nos amis les journalistes s'obstinent à paver nos routes pour sauvegarder la célèbre image de marque; l'enfer du Nord, en réalité depuis

longtemps retirés, si l'on peut dire de la circulation, dûment cédés par les Domaines, jointoyés de gravier grossier, constituent une rocaille idéale et prennent chez vous la plus suave des retraites; servir aux fleurs de tapis; et d'oreiller.

Mais tout cela ne va pas sans une peine constante. Dans ce domaine, le savoir est d'abord un savoir-faire. Passe encore de planter, tâche déjà ardue, si l'on songe qu'il faut donner à chacune de ces plantes exigeantes l'exposition, le micro-climat qui lui convient; mais il faut entretenir. Qu'on se dise bien que les fameux doigts verts ne sont le plus souvent, en fait, que des doigts maculés de glaise, parfois blessés par des plantes agressives, et que la passionnante aventure du jardinage commence par l'éreintante corvée du sarclage.

Votre science est donc, Monsieur, par nécessité, laborieuse. Chaque fois que vous le permettent vos occupations, vous chaussez vos botas et prenez l'outil en main. Il s'agit d'ameublir la terre et surtout d'extirper les mauvaises herbes, ces voraces plantes adventices qui sont pour le jardinier ce qu'est la poussière pour la ménagère; une sorte d'incarnation maléfique et récidivante du mal originel; tout est toujours à recommencer.

Votre science est vaste et sûre. Incidemment, comme s'il s'agissait d'un détail sans importance, nous apprenons, au détour d'une allée, que votre jardin alpin est un des quatre ou cinq grands de France et que les plantes alpines que vous avez acquises par semis, échange, ou mieux: découvertes sur place, en une quête passionnante qui s'apparente à la trouvaille de la perle rare, sont environ deux mille cinq cents, que vous appelez par leur nom aussi aisément qu'Adam devant l'Eternel aux premiers jours de la création.

Les noms! Qu'on veuille bien écouter pendant quelques instants les doléances d'un profane. Je n'ai pas d'objection à formuler contre l'emploi du latin, certes, qui, au contraire, pourrait constituer, en d'autres sciences comme en celle-ci, une remarquable langue universelle.

Mais on sait que, depuis longtemps, les savants ont pris l'habitude de désigner les végétaux par le nom de l'"inventeur". En principe, c'est une idée de génie. Dans la pratique, cela tourne au désastre. Déjà, l'orthographe de dahlia, l'honnête dahlia, familier comme un animal domestique, si précieux pour nos jardins, met dans les transes le malheureux écolier. Fuchsia, le racé et rutilant fuchsia, dont vous avez une magnifique collection d'hybrides anglais, ne peut s'écrire qu'un oeil inquiet rivé sur le Petit Larousse. Quant à l'eschscholtzie, la chaude et lumineuse eschscholtzie, si féconde en fleurs et en fruits qu'elle peut se ressemer d'elle-même, d'une saison à l'autre, à mille pour une, je mets au défi cette docte assemblée d'écrire son nom sans perpétrer une honteuse et probablement plusieurs fautes d'orthographe.

Et tant et tant de fleurs et de plantes reléguées, pour cette unique raison, au purgatoire des catalogues, comme la fille laide qui fait tapisserie au salon parce que personne ne l'invite à danser. — Mais celles-là sont belles! elles n'ont contre elles que leur nom: imprononçable, inorthographiable et, pour tout dire, innommable.

Mais pour vous, Monsieur, ce sont là querelles futiles de profanes, qui ne vous embarrassent nullement. Une étonnante mémoire vous met d'emblée sur les lèvres les noms scientifiques les plus récalcitrants. Vous n'en abusez pas d'ailleurs. Vous avez la science discrète. Aussitôt, vous traduisez, pour les non-initiés, par le nom vulgaire, souvent si suggestif et parfois si poétique.

Votre science est concrète, souriante, nullement austère. Vous aimez à livrer le détail savoureux, la précision pittoresque sur l'habitat, l'évolution végétative, l'anecdote qui recrée l'environnement et grave le souvenir.

Votre science est; si je puis dire, humaine. Vos plantes, ce sont pour vous comme des enfants. Vous connaissez leurs entêtements, leurs caprices — "les plantes n'aiment pas le soleil, dit Edith Wharton, et refusent de pousser: à l'ombre — mais aussi leur spontanéité et leur incomparable générosité. Et si vous accordez des faveurs, ce n'est point à celles qui sont altières ou éclatantes — elles se font remarquer d'elles-mêmes — mais à la modeste, à la "petite dernière", récemment plantée et qui souffre, dont vous redressez la tige avec des gestes quasi maternels.

Votre science, enfin, n'est nullement avare. Vos amis, vos visiteurs, vos hôtes ne s'en vont guère sans emporter une brindille, une hampe fleurie, une corolle qui vient de s'ouvrir, un pied tout raciné que vous avez dérobé à la rocaille.

Mais une question vient sûrement à l'esprit de mes auditeurs. Vous avez des occupations professionnelles et familiales qui suffiraient à remplir largement la vie d'un homme. Quand faites-vous tout le reste ? Je répondrai en rappelant le souvenir du cher chanoine GAQUERE, dont vous occupez le fauteuil et dont vous nous entreteniez tout-à-l'heure. Vos tâches furent dissemblables, mais vous êtes de la même race, celle qui "estime n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire." (1)

On aurait d'ailleurs tort de penser que tous vos loisirs sont consacrés à la botanique. Si vous fûtes pendant quatre ans président en exercice de la Société des amateurs de jardins alpins, rattachés au Museum d'Histoire Naturelle, si vous êtes en outre vice-président de la Société des amateurs d'iris, si vous avez été pendant vingt ans président de la Fédération Apicole du Pas-de-Calais et avez, à ce titre créé dans la région d'innombrables syndicats apicoles, payant ainsi au centuple votre dette envers les petits génies ailés de votre foyer, vous êtes aussi vice-président de la Société arrageoise pour la défense de l'environnement, et, il y a quelques jours, vous faisiez une intervention remarquée contre l'abus des pesticides et en faveur de la lutte biologique. Aujourd'hui encore vous venez de nous faire entendre un appel angoissé qui nous émeut : celui d'un esprit averti qui voit l'humanité tout entière saccager inconsciemment la destinée de l'homme.

Mais c'est aussi à d'autres domaines que s'étend votre activité. Vous souvenant que "la fleur humaine, selon le mot de Michelet, est celle qui a le plus besoin de soleil", mandaté par les Associations des parents d'élèves de l'Enseignement libre, vous organisez chaque année, pour l'ensemble du département, des classes de neige, payant de votre personne pour en assurer l'équipement, les convois et les séjours. Et c'est encore sur vous que repose le soin de diriger la kermesse annuelle des Ecoles libres de la Ville d'Arras, avec son lourd et fastidieux travail de coordination et de mise en place.

Quant à votre science des plantes, il n'est pas jusqu'à votre profession de pharmacien qui n'en bénéficie. Une de vos vitrines leur est constamment réservée. Préconisant le retour aux remèdes naturels, vous y faites connaître les vertus des végétaux et l'efficacité bienfaisante de ces plantes aux noms poétiques et chantants, si appréciées de nos grands'mères, comme la sarriette et la bourrache, le serpolet et le romarin. Dirai-je que j'entrevois volontiers chez vous, à côté du jardin alpin, comme à Milly-la-Forêt la chapelle de Saint-Blaise, si chère à Cocteau, un modeste oratoire dédié - pourquoi pas ? - à Saint-Fiacre - c'est à la fois le lieu-dit et le patron des jardiniers - et entouré de toutes ces plantes salutaires qu'on appelle si joliment : les simples.

° ° °

Il est plus que temps de terminer. Cicéron compare les amitiés neuves aux plantes qui ne déçoivent pas, parce qu'elles laissent entrevoir l'espérance des fruits qu'elles donneront. Je souhaite que l'amitié que vous nouez en ce jour avec l'Académie vieillisse comme ces plantes fécondes qui portent fruit en leur temps.

Mais au moment de conclure, un doute m'assaille. Je crains d'avoir plus parlé d'elles que de vous : elles, ces fleurs que vous avez patiemment, sagement apprivoisées, acclimatées chez nous ; mais aussi toutes ces plantes des bois, des champs et des jardins, et toute la beauté de la nature. Si j'en ai parlé plus que de mesure, je ne m'en excuse pas. Vous me pardonnerez sûrement, Monsieur : Vous les aimez.

17 Mars 1974